

Progrès et harmonie : La Grande Période de Jean Delormel

Olivier Ritz

▶ **To cite this version:**

Olivier Ritz. Progrès et harmonie : La Grande Période de Jean Delormel. La Révolution française - Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française, 2023, 24, 10.4000/lrf.7270 . hal-04091659

HAL Id: hal-04091659
https://hal.science/hal-04091659

Submitted on 8 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La Révolution française
Cahiers de l'Institut d'histoire de la Révolution française

24 | 2023
Du mesmérisme au magnétisme animal. Diffusion et résurgences entre les XVIII^e^ et XIX^e^ siècles

Progrès et harmonie : *La Grande Période* de Jean Delormel

Olivier Ritz

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/lrf/7270
DOI : 10.4000/lrf.7270
ISSN : 2105-2557

Éditeur
IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Référence électronique
Olivier Ritz, « Progrès et harmonie : *La Grande Période* de Jean Delormel », *La Révolution française* [En ligne], 24 | 2023, mis en ligne le 03 avril 2023, consulté le 05 avril 2023. URL : http://journals.openedition.org/lrf/7270 ; DOI : https://doi.org/10.4000/lrf.7270

Ce document a été généré automatiquement le 5 avril 2023.

Tous droits réservés

Progrès et harmonie : *La Grande Période* de Jean Delormel

Olivier Ritz

1 La Révolution française est souvent réduite à des désordres politiques, sociaux ou culturels auxquels semblent faire écho ceux qui traversent l'histoire littéraire : le bouleversement des institutions et des lieux de sociabilité littéraire, les conditions de production des ouvrages et la charge polémique des publications ont des conséquences jusque dans la forme des textes, plus souvent irrégulière qu'à d'autres époques[1]. L'interprétation classique de Robert Darnton explique la Révolution par les désordres du monde littéraire et intellectuel : les publications clandestines, les auteurs marginaux et les polémiques savantes auraient contribué à la subversion de l'Ancien Régime[2]. Pendant la Révolution, la démocratisation brutale de l'activité littéraire aurait produit une « cacophonie » que dénonce, par exemple, l'écrivain Louis Sébastien Mercier[3]. L'histoire des sciences est plus ambivalente : si les savants « se sont progressivement imposés [...] comme des acteurs incontournables du nouvel ordre politique, social et culturel »[4], les désordres semblent tout autant importants, y compris comme objets d'étude, « au moment où la philosophie et la physique commencent d'appréhender le réel en reconnaissant son essentiel désordre »[5]. Les textes publiés pendant la période révolutionnaire disent quelque chose de ces désordres lorsqu'ils emploient des métaphores naturelles violentes : les orages, tempêtes, volcans, tremblements de terre et autres torrents font de la Révolution un phénomène chaotique et inquiétant[6]. Leur force de conviction tient à leur grand nombre : on les rencontre plus souvent que d'autres métaphores naturelles, au point parfois de croire qu'elles sont les seules de leur genre. On oublie les métaphores d'une nature harmonieuse, comme celle que développe Thomas Paine à la fin des *Droits de l'homme* en 1792 :

> Quoique le sommeil végétal continue plus longtemps dans quelques arbres et dans quelques plantes que dans d'autres, quoiqu'il puisse arriver que quelques-uns d'entre eux ne fleurissent pas de deux ou trois ans, tous auront cependant des feuilles dans l'été, excepté ceux qui sont *pourris*. Aucune prévoyance humaine ne saurait déterminer à quelle distance l'été politique suivra l'été naturel. Il n'est cependant pas difficile de s'apercevoir que le printemps est commencé[7].

2 L'analogie entre les révolutions politiques et le réveil de la nature est renforcée par une pensée du progrès fondée sur l'harmonie, c'est-à-dire, pour reprendre la définition donnée par Diderot dans *L'Encyclopédie* en 1765, par « l'ordre général qui règne entre les diverses parties d'un tout »[8]. De la même manière, la métaphore de la régénération, omniprésente pendant les premiers temps de la Révolution, dépasse la simple idée du renouveau : emprunté au vocabulaire médical, elle dit la reconstitution des parties malades d'un organisme et le rétablissement des liens qui permettent son bon fonctionnement[9].

3 Ces métaphores invitent à mieux prendre en compte la pensée de l'harmonie dans la production imprimée de la période révolutionnaire. Si les sciences institutionnalisées prennent leurs distances avec des systèmes de pensée où tout est lié, des théories de l'harmonie se développent malgré elles, et souvent en opposition avec elles. Mesmer et la Société de l'Harmonie universelle, fondée en 1783, exercent une influence qui se ressent jusque dans le vocabulaire politique des premiers députés[10]. À partir de 1784, Bernardin de Saint-Pierre rencontre un grand succès avec les *Études de la nature*[11] dans lesquelles il développe « une philosophie des harmonies de la nature »[12]. En 1795, alors qu'il enseigne brièvement la morale à l'École normale, il rédige encore des *Harmonies de la nature*[13].

4 *La Grande Période* est un autre exemple de théorie d'une harmonie générale, c'est-à-dire d'une conception du monde où tout est lié par un principe général unificateur. Son auteur, Jean Delormel, est né vers 1738[14]. Professeur de rhétorique au collège de la Marche jusqu'en 1795, brièvement employé dans l'administration par la suite, décédé en 1808[15], il n'a laissé que peu de traces. Son œuvre offre pourtant une occasion d'étudier l'articulation d'une pensée de l'harmonie à l'idée du progrès pendant la période révolutionnaire. La première édition de *La Grande Période*, publiée en 1790, participe du mouvement de célébration du progrès caractéristique des premiers temps de la Révolution. La réédition de l'ouvrage en 1796, puis en 1805, montre cependant que cette théorie de l'harmonie peut être adaptée à des situations politiques très différentes.

5 *La Grande Période* comporte 450 pages et une planche gravée. La thèse défendue par Delormel est que l'inclinaison de l'axe de rotation de la Terre diminue lentement. Par conséquent, les saisons seront de moins en moins marquées et les régions tempérées du globe connaîtront un printemps permanent, c'est-à-dire un « nouvel âge d'or », lorsque l'équateur sera aligné avec le plan de l'orbite terrestre. Les calculs présentés établissent qu'il reste 140 000 ans avant d'atteindre ce point d'équilibre. Inversement, l'inclinaison a été plus forte par le passé. Quand elle a été à son maximum, avec l'équateur perpendiculaire au plan de l'orbite terrestre, les glaces des pôles ont été exposées directement au soleil, ce qui a provoqué le déluge. Delormel affirme encore que cette évolution est cyclique : l'inclinaison de l'axe décrit une « grande période », longue de plusieurs centaines de milliers d'années. L'âge d'or rapporté par la tradition est donc bien historique : il correspond à un premier moment d'équilibre, suivi par une lente dégradation puis, après le déluge, par le très long temps de progrès dont la Révolution est une manifestation ponctuelle.

6 Delormel n'est pas l'inventeur de cette théorie. Jean-Jacques Rousseau dans l'*Essai sur l'origine des langues* et l'abbé Pluche, avant lui, ont expliqué l'âge d'or en imaginant que l'axe de la terre n'était pas incliné à cette époque-là[16]. En 1716, le chevalier de Louvielle a défendu dans les milieux savants la théorie d'une diminution régulière de

l'inclinaison[17]. Maria Susana Seguin remarque que Delormel emprunte son explication du Déluge à Bernardin de Saint-Pierre et qu'il pratique en outre « une lecture symbolique du récit de la *Genèse* qui met à contribution aussi bien Copernic et Kepler que Malebranche, Bailly (dont il transcrit de longs passages) et même Boulanger »[18]. Delormel se distingue en effet par l'ambition de faire concourir tous les objets de la connaissance à sa démonstration, y compris ceux de la tradition biblique :

> Nous avons pris notre point de vue sous un aspect plus universel : nous avons pensé que, pour découvrir la vérité, il fallait la chercher, non point dans la physique, ni dans la morale, ni dans le dogme, ni dans la tradition, ni dans l'histoire, ni dans la théologie seulement, mais dans une certaine harmonie nécessaire, qui doit régner entre elles toutes, comme entre les parties d'un tout[19].

7 L'harmonie est à la fois le moyen de la démonstration et son objet : il faut montrer que tout est lié. Elle est aussi une promesse, puisque la théorie de la grande période annonce un retour à l'âge d'or, c'est-à-dire à un état harmonieux du monde. C'est cette idée d'un progrès fondé sur une conception harmonieuse du monde et de la connaissance que je propose d'étudier ici. La théorie elle-même n'a pas de valeur scientifique : il ne fait aucun doute qu'elle est fausse ! Jean Starobinski condamne sévèrement Delormel quand il passe en revue les auteurs du débat sur l'inclinaison de l'axe du globe : « L'histoire humaine ne serait dès lors qu'un épiphénomène de l'histoire naturelle à sa plus vaste échelle. Tout en renonçant à parler le langage de l'ancienne astrologie, l'on en garde le postulat central : les lois du ciel décident de notre destin[20] ». Bien sûr, Delormel pèche par « esprit de système ». Ses conclusions, toujours identiques, ont quelque chose d'aberrant. Mais les arguments qu'il développe pour y arriver méritent l'attention, en particulier lorsqu'il cherche à résoudre les contradictions apparentes de sa théorie. Jean Starobinski disqualifie trop rapidement l'une de ces tentatives quand il écrit : « On trouve ici la confusion la plus ingénue du concept de révolution comme grand cycle astronomique et comme rupture politico-historique[21] ». Delormel ne confond pas les deux révolutions : il invente un moyen de les concilier, comme nous le verrons d'abord. Pour justifier sa théorie, il met en avant son utilité sociale. Son activité d'écrivain et de savant peut enfin être considérée comme une offre de services qui répond à une forte demande d'harmonie.

Progrès, accélération et crise : les trois paradoxes de la grande période

8 Au XVIII^e^ siècle, le mot *période* a le sens qui a été conservé dans l'adjectif *périodique*. L'édition de 1798 du *Dictionnaire de l'Académie française* le définit comme une « révolution qui se renouvelle régulièrement » et ajoute : « Il se dit proprement du cours que fait un astre pour revenir au même point d'où il était parti »[22]. En choisissant d'intituler son ouvrage *La Grande Période ou le Retour de l'âge d'or*, Jean Delormel met en avant une conception régulière et cyclique du temps. Le sous-titre de la première édition oriente cependant le temps vers le progrès, ce qui suggère davantage un modèle linéaire : « Ouvrage dans lequel on trouve les causes des désordres passés, des espérances pour l'avenir et le germe du meilleur plan de gouvernement ecclésiastique, civil et politique ». La très grande durée de la rotation de l'axe du globe permet en effet à l'auteur de développer une histoire longue de plusieurs centaines de siècles, sans sortir du quart de cercle qui sépare le déluge de l'âge d'or à venir : « L'esprit humain était encore plongé dans d'épaisses ténèbres, il y a 40 à 50 siècles : il lui en reste 12 à

14 cents jusqu'au centre du printemps perpétuel : l'accélération des sciences devient toujours plus considérable : les mœurs s'adoucissent : l'art de gouverner les hommes se perfectionne : la religion s'épure »[23]. Dans le contexte de la première publication de l'ouvrage[24], la Révolution française est présentée comme un progrès ponctuel qui confirme le progrès général. La dédicace datée du 25 janvier 1790 est adressée « aux Français régénérés ». Une note de l'introduction établit un lien fort entre l'événement politique et la révolution de l'axe de la terre : « La révolution qui s'opère depuis en Europe, et spécialement en France, devient une preuve de la théorie qui y règne, et doit donner quelque confiance aux révolutions plus ou moins éloignées que nous y annonçons par analogie, dans les derniers chapitres »[25]. Ainsi, la révolution astronomique sert paradoxalement à promouvoir une conception de l'histoire humaine comme progrès[26].

9 Delormel doit cependant résoudre deux autres problèmes. Le premier est la contradiction apparente entre le sens ancien et le sens nouveau du mot *révolution*. Au pluriel le plus souvent, les révolutions astronomiques et les révolutions politiques ont désigné des changements répétés sinon toujours parfaitement réguliers : les empires comme les astres s'élèvent et s'abaissent dans un temps long et cyclique. De plus en plus souvent nommée au singulier, la révolution est désormais une transformation subite et rapide qui rompt l'ordre des temps. Comment une révolution de quelques mois pourrait-elle prouver un progrès long de plusieurs centaines de milliers d'années ? Delormel répond à cette objection dans le *Journal encyclopédique* en octobre 1790, lorsqu'il réagit à un compte rendu défavorable de son ouvrage. Pour expliquer « comment une cause aussi insensible et aussi lente que la diminution des écarts du soleil à l'égard de l'équateur a produit des effets aussi étonnants sur les esprits », il évoque « la propriété de l'accélération reconnue dans la nature et dans l'esprit humain à certaines époques » et s'appuie sur l'exemple de la croissance végétale : « au mois d'avril, les plantes avancent plus en une matinée qu'elles n'ont fait en six mois »[27]. Dans *La Grande Période* déjà, les effets des saisons sur la croissance végétale servent de modèle pour penser un progrès dont la vitesse n'est pas constante : « Nous touchons à peine au premier rayon du jour naissant. L'époque actuelle pourrait être allégoriquement représentée par quelques jours du mois d'avril ou de février, pendant lesquels certaines productions de la nature se développent considérablement »[28]. Le mouvement général est parfaitement régulier, mais le modèle du passage de l'hiver à l'été permet de rendre compte des changements de rythme et même des régressions apparentes.

10 C'est en effet la troisième difficulté que doit surmonter Delormel : les événements malheureux semblent contredire l'idée d'un progrès. Dès l'édition de 1790, il écrit que les jours de croissance rapide que connaît la nature au printemps « sont bien souvent suivis de temps assez fâcheux »[29]. L'objection est plus forte dans les éditions suivantes. Le contenu de l'édition de 1796 est absolument identique à celui de 1790, à l'exception de la page de titre et des deux pages dédicace aux Français régénérés, remplacées par un « avis ». Delormel change cependant le titre d'ensemble, avec le mot *révolutions* au pluriel, comme pour prendre ses distances avec la Révolution française : *Les Causes et les époques des révolutions du monde physique et moral, ou La Grande Période solaire*[30]. L'édition de 1805 reprend le titre de la première édition, mais le texte présente quelques modifications, dont cette condamnation de la Révolution :

> Quelles horreurs se sont passées en France : elles nous ont touchés de près : imaginons celles qui ont eu également lieu à Rome, en Amérique, dans les Indes, dans la Suisse, sous Sylla, Tamerlan, Pizare et Tama-Kouli-Kan. Tous ces traits sont

> encore récents. Le globe ne fait que renaître, et les progrès du bien deviendront rapides[31].

11 La Révolution française n'est plus qu'une révolution parmi les nombreuses révolutions de l'histoire humaine. Comme dans l'*Essai sur les révolutions* de Chateaubriand[32], une conception répétitive de l'histoire sert à en diminuer l'importance, mais Delormel défend de cette manière une théorie du progrès. Peu importe que la Révolution de 1789 puisse ou non servir de preuve : le progrès est garanti par la grande période, quels que soient les soubresauts ou les malheurs de l'histoire humaine.

12 Delormel articule la grande révolution de l'axe de la terre et les révolutions de l'histoire humaine de trois manières complémentaires. D'une part en affirmant comme dans ce dernier extrait du texte que les révolutions politiques ne sont que des irrégularités apparentes : il invite alors à prendre suffisamment de recul ou de hauteur pour percevoir le mouvement général. D'autre part, on l'a vu, Delormel fait de l'époque présente un état intermédiaire, sur le modèle du passage progressif, mais irrégulier de l'hiver à l'été : de mauvais jours arrivent encore, mais les jours heureux sont de plus en plus nombreux. Enfin, quoiqu'il le fasse de manière plus discrète, Delormel reprend à son compte la conception d'un progrès passant par des crises. Dans une longue note de la première édition où il expose ses idées en matière de gouvernement, Delormel écrit : « La France éprouve, en ce moment-ci, un mouvement convulsif : cette crise était nécessaire »[33]. *Crise* et *convulsif* appartiennent à un vocabulaire médical courant, « que le mesmérisme aurait contribué à mettre au goût du jour et à politiser »[34]. Delormel ne semble pas s'être intéressé au magnétisme animal. Dans son système, il n'y a d'attraction que celle des masses. Sa théorie a pourtant ceci de commun avec les théories de Mesmer qu'elle associe l'harmonie et la crise pour élaborer une pensée du progrès. Le mot *crise* n'est ici utilisé qu'incidemment, à l'occasion d'une métaphore banale, mais l'adjectif *nécessaire* en fait un élément important de la théorie d'ensemble. La notion de crise, qu'elle apparaisse ainsi ou par l'image des journées printanières, est l'une de celles qui permettent « de passer d'un progrès idéalement linéaire à une histoire dialectique »[35].

13 La conception du temps et de l'histoire élaborée par Delormel dans *La Grande Période* présente ainsi trois paradoxes. D'une part, le temps est à la fois progressif et cyclique : c'est même son caractère circulaire, dans une période longue de plusieurs centaines de milliers d'années, qui garantit son caractère progressif. D'autre part, le progrès est à la fois très lent et très rapide : si le mouvement général se mesure en centaines de siècles, il connaît des moments d'accélération beaucoup plus ponctuels. Enfin, le progrès est fait d'événements heureux et d'événements malheureux, et par conséquent la Révolution française peut être l'un ou l'autre – selon le contexte de publication – ou même l'un et l'autre à la fois, quand elle est considérée comme une « crise nécessaire ».

Utilité sociale d'une théorie de l'harmonie

14 Delormel défend une autre idée inattendue dans un système qui explique tout par un phénomène physique parfaitement régulier : la liberté d'action. S'il se présente comme « un des zélés défenseurs de la liberté » dans la dédicace de la première édition de *La Grande Période*, ce n'est pas seulement pour s'attirer la bienveillance du public de 1790. Il affirme bien, dans l'exposé de son système, que les hommes peuvent contribuer au progrès. Delormel revient sur cette idée et la précise dans l'une des courtes brochures

qu'il publie après l'édition de 1805. Il distingue alors plusieurs types de progrès : un progrès qui ne dépend pas des hommes et des progrès qui en dépendent : « C'est ici le cas de se rappeler que si la Période astronomique est au pouvoir de Dieu seul, les deux autres sont arbitraires, et que nous pouvons accélérer, par notre industrie, les époques physiques, et encore plus, par notre sagesse, les époques morales[36] ». Le progrès vers l'égalité des saisons est nécessaire, ce qui, dans le langage revenu à la mode depuis le Concordat de 1801, peut se dire en évoquant « le pouvoir de Dieu seul ». Les autres progrès sont contingents. Delormel donne un exemple de progrès « physique » quand il annonce une transformation des villes dans *La Grande Période* :

> L'on ne pourra jamais imaginer, dans des siècles à venir, que l'homme ait habité des villes telles que les nôtres, si alors on s'en forme l'idée. Les rues de celles qui existeront seront larges et propres. [...] Alors le nombre de carrosses diminuera, le luxe, l'orgueil, l'attirail, les embarras, les inconvénients de toute nature, qui en sont les suites[37].

15 Le progrès physique entraînera alors un progrès moral :

> À mesure que les hommes passeront à pied par les mêmes voies, et qu'ils se trouveront davantage dans les mêmes lieux et dans les mêmes situations, les esprits se rapprocheront, se croiront moins inégaux[38].

16 L'amélioration des villes telle que l'imagine Jean Delormel rappelle les réalisations architecturales et la pensée utopiste de Claude-Nicolas Ledoux[39]. Si elle est une conséquence lointaine de l'avancée vers l'âge d'or, elle tient directement à « l'industrie » humaine, c'est-à-dire à une application raisonnée des connaissances. Quant à l'harmonie sociale, elle est la conséquence directe du changement physique.

17 La possibilité d'agir pour contribuer au progrès est la principale justification de la publication de *La Grande Période*. Delormel écrit en effet dans l'introduction :

> Le but principal de cet ouvrage est d'encourager la vertu par des vues pleines d'espoir, à continuer avec constance un travail d'abord épineux ; à élaguer, en général, les usages et les sciences parasites ; à simplifier l'étude et la pratique des autres ; à fixer des points de morale plus certains, et à accélérer par là le progrès et l'amendement de l'esprit et du cœur de l'homme[40].

18 Faire connaître la « grande période » contribue au progrès pour trois raisons. D'une part, l'espoir suscité par une démonstration qui prouve le progrès encourage la vertu. D'autre part, la méthode de pensée mise en œuvre peut avoir des applications concrètes : bien qu'elle soit fondée sur l'astronomie et qu'elle s'appuie sur des éléments de la tradition biblique, la science de Delormel est une science pratique. Elle procède par deux opérations principales : simplifier et concilier. Dans *La Grande Période*, Delormel entend ramener les irrégularités de l'histoire à un principe explicatif unique, c'est-à-dire retrouver « l'harmonie admirable que nous a laissée la Providence, entre la nature et les grands traits de l'histoire des premiers temps du monde »[41]. Pour illustrer cette idée, Delormel cite un éloge de Francesco Bianchini dans lequel Fontenelle compare l'histoire universelle à un palais en ruine dont on chercherait à rassembler les débris avant d'ajouter : « Ce qu'il y a de pis, et qui n'arriverait pas à des débris matériels, ceux de l'histoire ancienne se contredisent souvent ; et il faut [...] trouver le secret de les concilier »[42]. Concilier les éléments apparemment contradictoires rappelle la méthode de pensée esquissée par Diderot dans l'article « Harmonie » de l'*Encyclopédie* : « Pour prononcer qu'il règne une *harmonie* parfaite dans un tout, il faut connaître le tout, ses parties, le rapport de ses parties entre elles, l'effet du tout, et le but que l'artiste s'est proposé : plus on connaît de ces choses, plus on est convaincu

qu'il y a de l'*harmonie*, plus on y est sensible »[43]. Delormel s'intéresse souvent à des « parties », c'est-à-dire à tel ou tel élément de l'histoire, pour les relier à son système général. *La Grande Période* contribue enfin au progrès en conciliant les enseignements de la science à ceux de la religion :

> Une guerre générale partagea tous les savants de l'Europe. Les uns expliquaient leur sentiment avec un ton décisif, sans ménagement, et sans respecter, ainsi qu'on le doit, les saintes Écritures : les autres se refusaient, de leur côté, aux lumières de la raison. On ne croit point encore assez généralement que ce système puisse s'allier avec la religion, ni par conséquent avec la tranquillité des états[44].

19 Lorsqu'il annonce la deuxième édition dans *Le Moniteur* le 11 octobre 1796, il invite à l'établissement d'un culte réconcilié avec la science :

> La base de l'ouvrage est l'histoire physique du globe et son but est la morale. Au moment où les peuples allaient s'entrechoquer, j'ai essayé de les distraire de leurs querelles et de les rapprocher par des vues générales sur le culte, [ce qui] aurait l'avantage de les concilier tous par un lien commun et universel[45].

20 La recherche de l'harmonie par la conciliation peut avoir un intérêt intellectuel, si l'on veut bien suivre l'argumentation de Delormel et accepter le rôle qu'il donne à la tradition biblique. Elle est surtout convaincante par son intérêt politique : la théorie de l'harmonie concourt à l'harmonie sociale. On trouve la même ambition intellectuelle et politique dans le *Projet de langue universelle* que Delormel présente à la Convention le 26 brumaire an III (16 novembre 1794). Voulant procéder « à l'exemple de la nature » avec « peu de principes », il propose d'inventer une langue régulière, par opposition aux langues existantes :

> En un mot, les langues n'ont jamais eu que des principes établis après-coup, et sur lesquels elles n'ont pu ensuite se réformer ; elles ne sont composées que de mots pris au hasard, et ont par ces deux raisons des irrégularités sans nombre qui les rendent longues et pénibles à apprendre. Il est donc un moyen unique qui n'a pas encore été employé. On n'a point imaginé une langue d'après un tableau réfléchi des connaissances humaines[46].

21 La suppression des irrégularités passe moins ici par la conciliation que par l'invention d'un système entièrement nouveau, à partir de principes élémentaires, mais l'ambition politique reste la même. Cette « langue très simple et ennemie des exceptions » sera « assez attrayante pour que les peuples se portent à l'apprendre, et puissent, sans même cesser de parler la leur, aisément parvenir à s'entendre sur toutes les matières »[47]. La théorie est ici encore envisagée sous l'angle de ses applications concrètes. Le système abstrait – et irréalisable – est articulé avec un idéal social de communication.

22 L'harmonie est donc à la fois un objet de connaissance qui détermine une méthode de pensée (trouver les rapports, résoudre les contradictions, revenir aux principes), mais aussi une fin. Une théorie de l'harmonie comme celle de la grande période contribue au progrès parce qu'elle est un facteur d'harmonie : « Nous ajouterons à la morale, à l'industrie, à la consolation, au bonheur de l'homme, en l'éclairant sur sa position présente, en électrisant l'espèce humaine par ce trait de lumière[48] ». La métaphore de l'électricité dit à la fois la propagation des connaissances et la mise en mouvement de la société par une énergie commune.

Offre de services et demande d'harmonie

23 Le théoricien de l'harmonie se présente ainsi comme celui qui dépasse les querelles et qui fournit les moyens de les éteindre. Écrivant pour la concorde et pour le progrès, il peut offrir ses services aux institutions nouvelles. Delormel insiste sur l'« utilité » de son ouvrage quand il en fait la promotion dans le *Journal de Paris* du 13 mai 1790[49]. C'est dans cet « extrait communiqué » qu'il indique son nom pour la première fois, alors que la première édition de l'ouvrage ne le désigne que par la lettre « D ». Mais sa situation n'est pas très claire à ce moment-là. Pourquoi se présente-t-il comme « avocat et ancien professeur » dans la dédicace de *La Grande Période* ? À quelles activités réelles ou espérées correspondent les deux professions mises en avant ?

24 Les informations présentes dans des publications imprimées et dans quelques pièces d'archive permettent de mieux suivre la carrière de Delormel à partir d'octobre 1791, date à laquelle il est professeur de rhétorique au collège de la Marche[50]. À deux reprises, des changements institutionnels le poussent à faire des démarches pour se faire employer : la première fois autour de l'an III, quand la Convention réorganise l'instruction publique et les institutions savantes, la deuxième à partir de 1800, au moment des réformes de Napoléon Bonaparte.

25 L'université est supprimée par la Convention le 15 septembre 1793, mais la suppression des collèges est rendue effective par le décret du 7 ventôse an III (25 février 1795). Delormel est professeur de rhétorique jusqu'à cette date[51]. Il fait cependant des démarches pour trouver un autre emploi depuis 1794. Le 27 ventôse an II (17 mars 1794), il est nommé « commis pour la bibliographie »[52] pour le Comité d'instruction publique, mais il ne prend pas ses fonctions. Il s'en explique quelques mois plus tard, le 23 brumaire (13 novembre 1794), dans une lettre envoyée à la Commission d'instruction publique pour solliciter cette fois une place de bibliothécaire[53], trois jours avant la présentation du *Projet d'une langue universelle* à la Convention (séance du 26 brumaire[54]). Le 28, la Commission promet une place à Delormel, qui répond le 30 par une nouvelle lettre. Dans sa première lettre, Delormel présente le *Projet d'une langue universelle* comme « une preuve des nouveaux efforts qu'il a faits pour réunir les hommes ». Il évoque également *La Grande Période*, en lui donnant la même fonction : « il a dans un ouvrage qu'il a fait imprimer à ses frais en 1790, et dont les principes étaient bons alors, essayé de réunir les esprits et de concilier les partis sur le culte et autres grandes questions qui agitaient la France »[55]. Avec sa lettre du 30 brumaire, Delormel envoie un exemplaire de *La Grande Période*, ouvrage qui « annonce des connaissances » et qui prouve que son auteur pourra « se rendre le plus utile possible à la chose publique »[56]. La lettre s'achève par une curieuse profession de foi dans laquelle Delormel applique la théorie de l'harmonie des sphères au monde moral :

> Du reste il regarde le monde moral comme un composé de sphères dont les éléments se croisent et s'agitent, et dont chacune a un individu comme centre. Il aime partout dans ses semblables ceux qui, par leurs vertus, lui présentent, selon les principes de son premier ouvrage, le spectacle ravissant d'une parcelle ou d'un mode de la divinité et toujours plus vivement à la proportion qu'ils sont plus près de lui par les liens de toute nature qui l'attachent à elle[57].

26 Delormel est employé à la Commission de l'Instruction publique à partir du mois de ventôse an III (février-mars 1795), « chargé d'une correspondance avec les Districts »[58]. Le 12 ventôse (2 mars 1795), il écrit pourtant à la Commission pour solliciter une place d'élève à l'École normale. Il rappelle ses deux ouvrages et joint une courte lettre de

recommandation signée par deux députés à la Convention, Jean-Claude Defrance[59], député de Seine-et-Marne et surtout Charles-François Dupuis, député de Seine-et-Oise. Ce dernier a plus d'un point commun avec Delormel : ancien professeur de rhétorique, il a publié en 1781 un *Mémoire sur l'origine des constellations et sur l'explication de la fable par le moyen de l'astronomie*[60] dans lequel il entreprend de concilier toutes les opinions religieuses en les rapprochant des connaissances astronomiques. En mars 1795, il est sur le point de publier l'*Origine de tous les cultes, ou Religion universelle*[61]. Les sources qu'ils mobilisent, son mode de raisonnement et ses objectifs politiques sont les mêmes que ceux de l'auteur de *La Grande Période*.

27 Malgré ces soutiens, Delormel n'obtient pas satisfaction. Pire, son emploi à la Commission de l'instruction publique est supprimé très rapidement, par l'effet de la loi du 29 prairial an III (17 juin 1795) qui « réduit provisoirement le nombre des employés dans les administrations publiques ». Les réclamations de Delormel sont sans effet. En messidor an III (juillet 1795), il écrit encore au Comité d'instruction publique. Un an plus tard, la deuxième édition de *La Grande Période* lui permet de rendre publiques ses réclamations : quand il annonce l'ouvrage dans le *Moniteur* du 11 octobre 1796, il se présente comme « employé supprimé à la direction de l'instruction publique » et demande que la République reconnaisse ses services.

28 En 1798, Delormel publie une annonce pour proposer des cours particuliers de latin et de grec, signe de son isolement et du peu de succès de ses publications. Delormel se présente comme un ancien professeur, sans mentionner *La Grande Période* ou son *Projet de langue universelle*. La méthode annoncée reste cependant la même. En simplifiant la connaissance, Delormel promet d'accélérer ses progrès :

> On a beaucoup déclamé contre la longueur du temps consacré, dans l'ancienne université, à l'étude du grec et du latin. Le citoyen Delormel, qui en a été professeur, et qui s'est trouvé ainsi à la source de l'abus, prétend avoir trouvé le moyen d'y remédier. Il se fait fort de mettre en trois mois, à quinze leçons par mois, un jeune homme de 12 ans et au-dessus, à portée de savoir assez de ces deux langues pour en continuer ensuite l'étude, sans le secours de personne[62].

29 Quelques années plus tard, Delormel publie de *Nouveaux Éléments de la grammaire française, d'après la méthode de Lhomond et celle de Condillac*, où il promet une nouvelle fois de simplifier la connaissance pour retrouver ce qui en fait l'unité[63].

30 En l'an VIII, Delormel est surveillant général de l'École nationale de Liancourt, déplacée à Compiègne pendant qu'il y exerce. La situation administrative de l'école est désastreuse. Le ministère la rattache au Prytanée français en vendémiaire an IX (septembre 1800) et Delormel perd une nouvelle fois son emploi. Le 1er ventôse an IX (20 février 1801), il envoie un poème de seize vers au Premier Consul pour lui demander « une place dans l'instruction publique ». Il se présente alors ainsi : « Delormel, rentier[64], ancien professeur de Rhétorique, auteur de la Grande Période ou Retour de l'âge d'or, du Projet d'une Langue universelle, et d'un Poème en 12 chants, encore manuscrit, sur l'art de Parler, et où il est traité du passage des Alpes »[65]. L'ambition politique d'œuvrer à la réunion des hommes a provisoirement disparu. Delormel demande à Bonaparte de soutenir les arts, de reconnaître ses services passés et de l'employer pour des capacités d'écrivain que devraient prouver les mauvais vers qu'il envoie et l'épopée prétendument rédigée. Ni cette demande ni la lettre qui la renouvelle auprès du ministre Chaptal n'aboutissent[66].

31 En revanche, la troisième édition de *La Grande Période* rencontre un modeste succès d'estime auprès des institutions nouvelles. Le *Journal de Paris* du 18 mars 1805 annonce que l'ouvrage a été envoyé « au Souverain Pontife, qui lui en a fait depuis une lettre de remerciements » et ajoute : « M. Ripault, bibliothécaire de l'Empereur, lui en a aussi annoncé la réception de la part de S[a] M[ajesté] Le même ouvrage a été déposé dans la bibliothèque de l'Institut, par la classe des sciences ». En mai 1806, douze ans après la présentation du *Projet de langue universelle* à la Convention, Delormel parvient à présenter *La Grande Période* au Tribunat : « M. Delormel, ancien professeur en l'Université, fait hommage de deux ouvrages de sa composition [...] Le Tribunat arrête la mention de ces hommages au procès-verbal, et ordonne le dépôt des ouvrages à sa bibliothèque »[67]. Plusieurs journaux évoquent *La Grande Période* ou les brochures de Delormel entre 1805 et 1807. Si quelques articles sont favorables, en particulier dans *Le Journal de Paris* qui rend compte des travaux de Delormel avec bienveillance et qui souligne ses « louables intentions[68] », d'autres se moquent de la manière dont l'auteur cherche à tout concilier. Après un exposé plein de remarques satiriques, le rédacteur du feuilleton du *Journal des débats* du 17 mai 1805 conclut en écrivant : « Il suit de là que le monde a toujours été et sera toujours à peu près tel qu'il est, et que nous n'avions nullement besoin que M. Delormel vînt nous expliquer l'Écriture »[69]. Le même ton est employé dans *Le Courier des spectacles* du 30 mai 1806. Le journaliste commence en se moquant d'une précision donnée dans l'adresse indiquée par Delormel dans l'une de ses brochures :

> Je suis bien aise d'apprendre que M. Delormel loge *au premier*. Je me serais défié de sa science, si j'eusse été obligé de monter au cinquième pour acheter sa brochure. Les grands talents ne doivent point habiter les galetas, et, quoique la fortune ne soit pas toujours compagne du travail et de l'érudition, il faut néanmoins convenir que le travail et l'érudition peuvent encore fournir à un savant le moyen de payer le loyer d'une petite chambre au premier, dans la rue St-André-des-Arcs. J'aime d'ailleurs M. Delormel, parce que ce n'est point un homme morose qui se plaît à n'annoncer que des malheurs ; c'est un philosophe d'une humeur joviale, qui aime à promener son imagination dans les régions de l'espérance, et qui, au milieu des maux qui tourmentent notre triste humanité, met son bonheur à nous présenter des consolations et nous prédire des temps heureux[70].

32 Le portrait de Delormel en faux savant, dominé par l'imagination, ne tirant que peu de bénéfices de son travail, mais promettant le bonheur aux hommes, semble résumer assez bien ce que suggèrent les traces qui subsistent de son activité. Delormel meurt en 1808. Le 28 mai 1810, *Le Moniteur* mentionne incidemment « le système de feu M. Delormel »[71]. Il disparaît ensuite des mémoires si l'on en juge par la presse numérisée, où l'on ne trouve plus de mention de *La Grande Période*[72].

33 Si *La Grande Période* est l'ouvrage singulier d'un auteur qui n'a joué aucun rôle majeur dans l'histoire des sciences, elle témoigne de la permanence de la demande sociale à laquelle Delormel s'est efforcé de répondre. Dans des moments aussi différents que les débuts de la Révolution, la République de l'an III et le début de l'Empire, il a voulu être reconnu comme un défenseur du progrès et de l'harmonie. En 1790, *La Grande Période* peut être interprétée comme une manifestation d'optimisme scientifique et politique caractéristique des premiers temps de la Révolution. En 1796, la deuxième édition met l'accent sur une ambition scientifique et morale : celle de réunir les hommes par la connaissance. En 1805, les écrits de Delormel répondent à une demande sociale qui n'a changé que par ses modes d'expression : on parle de concorde plutôt que de

« République une et indivisible », mais on aspire toujours à l'unité et à la paix, dans un ordre dont la régularité est garantie par la nature.

34 Le désir d'unité que Delormel exprime – et auquel il entend répondre – est l'une des principales lignes de force politique et littéraire de la période révolutionnaire. Delormel fait de l'âge d'or un horizon historique. Dans un texte qui se veut savant et qui fait même une critique sévère des arts[73], la démonstration est orientée vers un motif mythique et poétique. Un vers tiré des *Bucoliques* de Virgile sert d'épigraphe[74]. L'âge d'or des poètes donne l'image d'un monde où l'égalité des saisons libère du travail et de ses peines. Cette particularité du texte invite à changer de regard sur la vogue du genre pastoral à l'époque révolutionnaire. On oppose parfois ce genre aux désordres de la Révolution : les écrivains se seraient réfugiés dans la pastorale pour échapper aux malheurs du temps. Le rôle que Delormel donne à l'âge d'or suggère au contraire que l'imaginaire pastoral jouait un rôle central dans la Révolution : il était l'une des expressions d'une ambition largement partagée, celle d'une société harmonieuse et en harmonie avec la nature.

NOTES

1. Voir Jean-Claude BONNET, « Le chantier et la ruine », dans *La Carmagnole des Muses. L'homme de lettres et l'artiste dans la Révolution*, Paris, Armand Colin, 1988, p. 7-14.

2. Robert DARNTON, *Bohème littéraire et Révolution : le Monde des livres aux XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard ; Le Seuil, 1983 et *La Fin des Lumières : le mesmérisme et la Révolution*, Paris, Perrin, 1984 [1968].

3. Voir Florence LOTTERIE, « *Le Nouveau Paris* de Louis-Sébastien Mercier : de la cacophonie révolutionnaire à l'unisson républicain », dans *Les Voix du peuple dans la littérature des XIX^e et XX^e siècles*, Actes du colloque de Strasbourg, 12, 13 et 14 mai 2005, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2006, p. 19-28.

4. Jean-Luc CHAPPEY, *La Révolution des sciences. 1789 ou le sacre des savants, Paris*, Vuibert, 2020, p. 277.

5. Anouchka VASAK, *Météorologies, discours sur le ciel et le climat des Lumières au romantisme*, Paris, Champion, 2007, p. 95.

6. Voir Olivier RITZ, *Les métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution*, Paris, Classiques Garnier, 2016, https://classiques-garnier.com/les-metaphores-naturelles-dans-le-debat-sur-la-revolution.html

7. Thomas PAINE, *Droits de l'Homme, seconde partie*, Paris, Buisson et Testu, 1792, p. 98.

8. DIDEROT, « Harmonie (Gramm.) », *Encyclopédie*, vol. VIII, 1765, p. 50, http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v8-278-0/

9. Voir Antoine DE BAECQUE, *Le corps de l'histoire, métaphores et politique (1770-1800)*, Paris, Calmann-Lévy, 1993, en particulier p. 153-161, « Le discours des fédérations : un corps réuni par la Révolution ».

10. David ARMANDO, « Crises magnétiques, convulsions politiques : les mesméristes à l'Assemblée constituante », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 391, 2018, p. 129-152, https://www.cairn.info/revue-annales-historiques-de-la-revolution-francaise-2018-1-page-129.htm

11. Jacques-Henri BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Études de la nature*, Paris, P. F. Didot le jeune, 1784, 3 volumes.

12. Colas DUFLO, « Le hussard et l'inscription », dans Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres complètes,* tome 3 : *Œuvres scientifiques. Études de la nature et textes périphériques*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 12.

13. Voir Béatrice DIDIER, « Le déiste Bernardin de Saint-Pierre à l'école normale supérieure : un paradoxe », dans *Bernardin de Saint-Pierre : idées, réseaux, réception*, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2016, p. 87-94, https://books.openedition.org/purh/16242. Les *Harmonies de la nature* sont publiées à titre posthume en 1815.

14. Dans une lettre au Comité d'instruction publique datée du 8 messidor an III, il dit avoir cinquante-sept ans (Archives nationales, F/17/1010/D, dossier 10 212).

15. Le répertoire du notaire Jean-Baptiste Lefèbvre de Saint-Maur mentionne un inventaire après décès daté du 31 mai 1808 (Archives nationales, MC/RE/XCVII/11).

16. Voir Jean STAROBINSKI, « L'inclinaison de l'axe du globe », dans Jean-Jacques Rousseau, *Essai sur l'origine des langues*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1990, p. 165-189.

17. CHEVALIER DE LOUVILLE, « Observations sur l'obliquité de l'écliptique », dans *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1714 et 1716*, Paris, 1718, p. 48-54.

18. Maria Susana SEGUIN, *Science et religion dans la pensée française du XVIII^e^ siècle : le mythe du déluge universel*, Paris, Champion, 2001, p. 126.

19. [Jean DELORMEL], *La Grande Période ou le Retour de l'âge d'or. Ouvrage dans lequel on trouve les causes des désordres passés, des espérances pour l'avenir, et le germe du meilleur plan de gouvernement ecclésiastique, civil et politique*, Paris, Blanchon et Belin, 1790, p. 42-43. Sauf mention contraire, c'est cette édition du texte que je cite.

20. Jean STAROBINSKI, « L'inclinaison de l'axe du globe… », art. cité, p. 189.

21. *Ibid.*, p. 186.

22. *Dictionnaire de l'Académie*, Paris, J. J. Smits, 1798, tome 2, p. 268.

23. Jean DELORMEL, *La Grande Période…*, *op. cit.*, p. 319.

24. L'ouvrage est annoncé par *La Gazette de France* et *Le Moniteur universel* dans leurs numéros du 2 avril 1790.

25. Jean DELORMEL, *La Grande Période…, op. cit.,* p. 323, note 2.

26. La rareté des allusions à la Révolution et leur position (dédicace et notes) suggèrent que Delormel a rédigé *La Grande Période* avant la Révolution. Il date lui-même la rédaction de 1787-1788 dans une lettre à la Commission de l'instruction publique datée du 30 brumaire an III (Archives nationales, F/17/1214/A, dossier 1).

27. *Journal encyclopédique*, « Réponse à la critique faite par un article inséré dans le *Journal encyclopédique* (volume du 15 août 1790), de l'ouvrage intitulé *La Grande Période, ou le retour de l'âge d'or*, par M. D*** », p. 124-125. Une note précise que la réponse est écrite par Delormel lui-même.

28. Jean DELORMEL, *La Grande Période…*, *op. cit.*, p. 60.

29. *Ibid.*

30. Jean DELORMEL, *Les Causes et les époques des révolutions du monde physique et moral, ou La Grande Période solaire*, seconde édition, L'Auteur, Crapart, Johanneau, Gosset et Denné le jeune, an V-1797. L'ouvrage est annoncé dans *Le Moniteur universel* du 11 octobre 1796. Les quatre libraires vendent l'ouvrage, mais ils ne l'ont pas imprimé. Delormel a repris des exemplaires de 1790, changeant seulement les quatre premières pages, comme le montre la composition parfaitement identique du reste du volume. L'*errata* lui-même est repris, sans correction des fautes signalées.

31. Jean DELORMEL, *La Grande Période solaire ou Le Retour de l'âge d'or*, troisième édition revue et corrigée, Paris, L'Auteur, Desenne, Le Normant et Laurens aîné, 1805, p. 281.

32. [François-René DE CHATEAUBRIAND], *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la révolution française*, [Londres], 1797.

33. Jean DELORMEL, *La Grande Période…*, *op. cit.*, p. 415.

34. David ARMANDO, « Crises magnétiques, convulsions politiques : les mesméristes à l'Assemblée constituante », art. cité, voir en particulier la dernière partie : « Métaphores et images, de l'harmonie aux convulsions ».

35. Michel DELON, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières*, Paris, PUF, 1988, p. 227.

36. Jean DELORMEL, *Doctrine des premiers temps du christianisme sur la Grande Période*, Paris, l'Auteur, Marthe Brigitte et Kilian, 1807, p. 12.

37. Jean DELORMEL, *La Grande Période…*, *op. cit.*, p. 271.

38. *Ibid.*

39. Claude-Nicolas LEDOUX, *L'architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*, Paris, H. L. Peronneau, 1804. Voir Gérard CHOUQUER et Jean-Claude DAUMAS (dir.), *Autour de Ledoux : architecture, ville et utopie*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018.

40. Jean DELORMEL, *La Grande Période…*, *op. cit.*, p. 3.

41. *Ibid.*, p. 65.

42. *Académie des sciences*, Fontenelle, « Éloge de Bianchini », prononcé à l'Académie des sciences en 1729, cité par Jean DELORMEL dans *La Grande Période…*, *op. cit.*, p. 65. Francesco Bianchini était l'auteur d'une histoire universelle.

43. DIDEROT, « Harmonie (Gramm.) », *Encyclopédie*, vol. VIII, 1765, p. 50.

44. Jean DELORMEL, *La Grande Période…*, *op. cit.*, p. 26.

45. *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 11 octobre 1796, p. 20.

46. Jean DELORMEL, *Projet d'une langue universelle*, Paris, chez l'Auteur, an III/1794, p. 1-3.

47. *Ibid.*, p. 4.

48. Jean DELORMEL, *Explication des prophéties de Daniel sous le rapport de la Grande Période*, Paris, l'Auteur, 1806, p. 39.

49. *Supplément au Journal de Paris*, 13 mai 1790, p. i-ii.

50. Son cours est brièvement décrit dans un prospectus : *Collège de la Marche*, Paris, Knappen et fils, 14 octobre 1791.

51. Il se présente encore comme tel en novembre 1794. Il continue ensuite à habiter dans l'ancien collège jusqu'en 1797 puisque c'est l'adresse qu'il indique pour la deuxième édition de la *Grande Période*.

52. *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale*, publiés et annotés par James Guillaume, Paris, Imprimerie nationale, 1891, vol. 3, p. 585.

53. Jean Delormel, lettre à la Commission de l'instruction publique, 23 brumaire an 3 : « occupé à cette époque de l'instruction de quelques jeunes gens et désigné d'ailleurs par la Commission du Département pour être agent de l'un des Instituts projetés, il n'a pu accepter », Archives nationales, F/17/1214/1, dossier 1.

54. Voir *Le Républicain français*, 18 novembre 1794, p. 2 : son « offrande » est accueillie avec la « mention honorable » et le projet est renvoyé au Comité d'instruction publique. Aucune allusion à *La Grande Période* n'est faite dans ce compte rendu.

55. Archives nationales, F/17/1214/1, dossier 1.

56. *Ibid.*

57. *Ibid.*

58. Jean Delormel, lettre au Comité d'instruction publique, 8 messidor an III (6 juillet 1795), Archives nationales, F/17/1010/D, dossier 10212.

59. Jean-Claude Defrance a également écrit quelques lignes pour soutenir la demande de Delormel en Brumaire.

60. Charles-François DUPUIS, *Mémoire sur l'origine des constellations et sur l'explication de la fable par le moyen de l'astronomie*, Paris, Veuve Desaint, 1781.

61. Charles-François DUPUIS, *Origine de tous les cultes, ou Religion universelle*, Paris, an III. Voir Charles-François DUPUIS, *Abrégé de l'origine de tous les cultes* [1798], accompagnée des notes manuscrites de l'auteur, édition de Céline Pauvros, Paris, Classiques Garnier, 2017.
62. *Le Courrier des spectacles*, 28 août 1798, p. 8.
63. Jean DELORMEL, *Nouveaux Éléments de la grammaire française, d'après la méthode de Lhomond et celle de Condillac*, Paris, Patris et Gilbert, sans date. L'ouvrage est signalé dans un catalogue du libraire Gérard en 1803 et dans un catalogue des libraires Patris et Gilbert en 1809.
64. Dans sa lettre du 8 messidor an III au Comité d'instruction publique, Delormel écrit : « J'ai par lettres patentes de 1776 une pension sur la République » (F/17/1010/D, dossier 10212).
65. Jean Delormel, « Au Premier Consul », 1er ventôse an IX, Archives nationales, F/17/1330.
66. Jean Delormel, lettre au « Citoyen Ministre », 15 germinal an IX, Archives nationales, F/17/1330.
67. *Moniteur universel*, 3 mai 1806, « Tribunat, séance du 2 mai ».
68. *Journal de Paris*, 20 juillet 1807, p. 1424. Voir aussi le numéro du 3 août 1806 et celui du 31 décembre 1807.
69. *Journal des débats et des décrets*, 27 floréal an XIII (17 mai 1805), p. 4. Delormel répond en publiant une *Réponse au rédacteur du* Journal des débats, Paris, Vuel, sans date.
70. *Courrier des spectacles, Journal des théâtres et de littérature*, 30 mai 1806, p. 2. Si Jean Delormel précise qu'il habite au premier, c'est probablement pour éviter qu'on ne s'adresse au pâtissier Louis Delormel dont la boutique se trouvait au rez-de-chaussée.
71. *Moniteur universel*, 28 mai 1810, p. 587.
72. Dans le corpus de presse numérisée *Retronews*, l'unique mention de Jean Delormel postérieure à 1810 se trouve dans *La Revue spirite* du 1er octobre 1905, p. 625.
73. Première, deuxième et troisième édition, p. 263-266 ; texte partiellement modifié dans la troisième édition.
74. « *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo* », VIRGILE, *Bucoliques*, 4, v. 5 (« La grande série des siècles recommence », traduction d'Eugène de Saint-Denis, Les Belles Lettres, 1942 ; dans sa traduction de 1774, l'abbé Desfontaines écrit : « Une nouvelle révolution de siècle commence à éclore »).

RÉSUMÉS

Dans *La Grande Période*, publiée en 1790, 1796 et 1805, Jean Delormel défend l'idée que l'inclinaison de l'axe de rotation de la Terre diminue lentement et que par conséquent l'humanité avance très lentement vers un nouvel âge d'or. Sa théorie présente trois paradoxes : d'une part, le temps est à la fois progressif et cyclique ; d'autre part, le progrès est à la fois très lent et très rapide ; enfin, le progrès est fait d'événements heureux et malheureux et, par conséquent, la Révolution française peut être l'un ou l'autre, selon le contexte de publication. Delormel défend l'utilité sociale d'une théorie de l'harmonie qui doit susciter l'espoir et qui peut avoir des applications concrètes. Bien qu'elle soit fondée sur l'astronomie et qu'elle s'appuie sur des éléments de la tradition biblique, sa science est une science pratique qui procède par deux opérations principales : simplifier et concilier. Le théoricien de l'harmonie se présente ainsi comme celui qui dépasse les querelles et qui fournit les moyens de les éteindre. Écrivant pour la concorde et pour le progrès, il peut offrir ses services aux institutions nouvelles, ce qu'il fait auprès du Comité d'instruction publique, puis

du Premier Consul. Si *La Grande Période* est l'ouvrage singulier d'un auteur qui n'a joué aucun rôle majeur dans l'histoire des sciences, elle témoigne de la permanence de la demande sociale à laquelle Delormel s'est efforcé de répondre. Le désir d'unité qu'il exprime et auquel il entend contribuer est l'une des principales lignes de force politique et littéraire de la période révolutionnaire.

In *La Grande Période*, published in 1790, 1796 and 1805, Jean Delormel defends the idea that the inclination of the Earth's axis of rotation is slowly decreasing and that, consequently, humanity is advancing very slowly towards a new golden age. His theory presents three paradoxes: while time is both progressive and cyclical, progress is also both very slow and very fast as well as made up of happy and unhappy events and, consequently, the French Revolution can be one or the other, depending on the context of publication. Delormel defends the social usefulness of a theory of harmony that should give rise to hope and that can have concrete applications. Although it is based on astronomy and relies on elements of the biblical tradition, his science is a practical science that operates in two ways: by simplifying and by reconciling. The theorist of harmony is thus presented as the one who overcomes quarrels and provides the means to extinguish them. Writing for concord and progress, he can offer his services to the new institutions, which he does with the Committee of Public Instruction, then with the First Consul. If *La Grande Période* is the singular work of an author who played no major role in the history of science, it testifies to the permanence of the social demand to which Delormel tried to respond. The desire for unity that he expresses and to which he intends to contribute is one of the main political and literary key elements of the revolutionary period.

INDEX

Mots-clés : Harmonie, Progrès, Révolution française, Âge d'or, Jean Delormel (1738-1808)
Keywords : Harmony, Progress, French Revolution, Golden Age, Jean Delormel (1738-1808)

AUTEUR

OLIVIER RITZ

Université Paris Cité